

Rehetobel

Il était là, Fritz Müller, au-dessus de son village. C'était juste après les foins, alors que les champs, partout, présentaient désormais cette belle allure de pelouse soignée, de laquelle ne dépasse pas un brin d'herbe. Ou presque. Et cela, non seulement à proximité de son village qui était tout entouré par ce que l'on aurait nommé autrefois « ces vertes prairies », comme si les prairies pouvaient être rouges ou bleues, mais aussi loin qu'il pouvait le découvrir dans ce magnifique paysage fait de collines douces au sommet desquelles on pouvait voir des forêts. Les agglomérations quant à elles, étaient souvent à mi-côte, le bas occupé par un long et large vallon au fond duquel coulait la rivière qui drainait toute cette région d'Appenzell.

Il était monté alors que le soleil se couchait déjà et permettait à tous les objets qui coupaient sa trajectoire, de projeter de longues ou de larges ombres sur ce vert qui demeurait encore bien tendre, à cause que des pluies étaient intervenues aussitôt après la fin des foins, et qu'aucune parcelle de cet immense territoire agricole n'avait connu la sécheresse. C'était, à vrai dire, un vaste jardin, quand on la voyait ainsi de haut, cette contrée qu'il aimait tant et dont rien ne lui était étranger. Où son village était là, à ses pieds, dont il connaissait pratiquement tous les habitants qui étaient, au dernier recensement, pas loin de 1700. De nombreux bâtiments avaient été construits ces dernières années. Mais, chose réconfortante, ils n'avaient pas modifié vraiment l'aspect du village. Il faut dire que les autorités avaient établi des règles strictes à l'usage des architectes quant aux constructions nouvelles, plus encore à propos des anciennes qui demandaient restauration.

A mi-distance, plus haut, c'étaient à nouveau les forêts. Il s'était assis dans un champ. Mais pas n'importe lequel, celui de l'oncle Tobias qui avaient sa ferme légèrement plus bas, à droite. Il pouvait en apercevoir le grand toit un peu triste, car l'on ne l'avait pas couvert lors d'une réfection de ces belles tuiles jaune-rouge qui font des merveilles sous le soleil, mais de cette pauvre éternité qui ne sera jamais qu'un matériau ne possédant aucune noblesse, étant comme un éreintement du paysage. Il pouvait voir la barrière que l'oncle Tobias avait mise au travers de son beau domaine, afin d'en faire deux parcs, cela surtout à l'intention du bétail quand il le mettait à pâturer au printemps ou à l'automne, car pour l'heure celui-ci était à la montagne, soit à l'alpage, et l'on en était encore à l'époque de la récolte des fourrages, foins ou regains.

Il s'était assis dans l'herbe. Il n'y avait pas encore d'humidité. Et de là, bientôt, il avait regardé plus attentivement, non seulement son village, mais aussi tous ces autres que l'on trouvait en face, de l'autre côté de la vallée, avec à gauche Wald, et puis au centre Hogen. Tout à droite, le plus grand de ceux-ci, c'était Speicher, localité de beaucoup plus étendue que son propre village. Mais dans l'ensemble, tout restait équilibré et beau. C'était là, oui, ce véritable jardin où l'activité humaine s'était comme posée sur une nature généreuse mais sans

néanmoins déranger l'harmonie qui aurait plutôt été ici la résultante des travaux de l'homme. Car sans lui, c'est ce qu'il faut comprendre, il n'y aurait eu que de la forêt. Celle-ci, aurait recouvert en entier toutes ces ondulations. Et même, sait-on si l'on aurait encore pu voir et comprendre comment elles s'articulent, étant restées ce vaste tapis sécrétant surtout une immense monotonie. Tandis qu'avec l'homme, cette nature que l'on cultivait avec attention depuis des siècles qui faisaient très certainement plus d'un millénaire, elle avait acquis un équilibre remarquable. Quand l'homme ne va pas trop loin, tout est bien, se pensait ainsi Fritz Müller, mais quand il ne met aucun frein à ses intérêts personnels et à sa croissance, c'est fichu. Il imaginait alors cette magnifique région couverte toute entière de maisons et de routes, et puis même, dans la foulée, d'usines. C'aurait été l'horreur, qu'il se disait, pire encore que s'il n'y avait eu que de la forêt. Un cauchemar. On n'en arriverait très certainement pas à cette extrémité.

En cet endroit où il venait souvent, il aimait à voir le soleil descendre sur ces choses qu'il aime, et qui les révèle mieux encore, parce qu'alors, à cause des ombres, elles prennent du relief. Et que n'importe quel monticule, dans une telle lumière, vous est révélé, aussi éloigné soit-il. Quel tableau ! Il ne s'en lassait pas. Il ne s'en était jamais fatigué, et même qu'il vivait là depuis les soixante-sept ans qu'il affichait au compteur. Il était né là, dans ce village de Rehetobel, il y avait passé son enfance, fait ses premières écoles. Simplement que plus tard il était allé étudier en ville ou même il avait travaillé toute sa vie. C'était à Appenzell, à une quinzaine de kilomètres d'ici. Il avait toujours préféré le bus à la voiture. On y était en une bonne demi-heure, avec les arrêts. On arrivait au cœur de la cité où lui, il retrouvait un centre d'archivage de la ville où il avait fait toute sa carrière, aimant les vieux papiers et sans penser une seconde à changer d'occupation. Il y apprenait entre autre ce qu'avait été son petit pays. Qu'aurait-il pu demander de plus ?

La maison de sa famille était au cœur même du village, à quelque pas de l'église. Il ne mettait qu'à peine cinq minutes pour venir jusqu'ici, ce qu'il faisait souvent. La contemplation lui permettait d'offrir à sa vie, qu'il trouvait tout de même par moment un peu terne, un meilleur équilibre. Il lui fallait cela pour l'assurer, ce monde de champs et de petits villages qui restent à la mesure de l'homme.

Il pensait souvent à son enfance. Car ces champs, avec son oncle Tobias, il les avait souvent arpentés. C'était alors que l'on était la grande équipe, pas moins de douze, et que si l'on faisait encore tout à bras à cette époque-là, avec le nombre, on ne s'en tirait pas trop mal. Il connaissait non seulement ceux-ci, mais tous les autres que possédait son oncle à proximité de la ferme, ou même ces quelques-uns qu'il avait bien au-delà du village, car en ce temps-là, la réunion parcellaire n'avait pas encore permis de regrouper les parcelles et d'avoir enfin des domaines qui puissent être cultivables avec un minimum de commodité. Ce qui n'empêcha pas que l'on regretta souvent certaines parcelles

un peu lointaines, qui permettaient alors de se détacher un peu du village, pour vivre au-delà comme une petite aventure, avec des points de vue différents, des autres ruisseaux, et où l'on fréquentait parfois d'autres gens que ceux du coin. C'est même là qu'il avait rencontré pour la première fois celle qui allait un jour l'accompagner pour le reste de sa vie. Elle avait de si jolies tresses, Hélène. Quels souvenirs !

Et voilà, c'était son monde, magnifique ainsi au couchant, presque miraculeux, avec cette lumière rasante qui semblait être, par moment, une vraie poussière dorée se projetant contre toutes les façades des maisons situées au couchant. C'était le lieu de sa naissance et ce serait probablement celui de sa mort. Il n'en attendait aucune réjouissance. Mais sachant combien l'on est éphémère, d'autant plus que lui, avec son travail, il survolait non pas seulement les années ou les décennies, mais les siècles, il ne pouvait que se dire que c'est le destin, que l'on y peut rien, et qu'il n'est possible que de souhaiter, en guise de consolation, que l'on s'endorme un jour sans s'en rendre compte.

Lui, il aurait tellement aimé que ce soit ici, dans cette contemplation. Fatigué, il se serait appuyé contre un piquet de l'oncle Tobias, ou plutôt de son fils Ruedi qui avait repris l'exploitation depuis de nombreuses années. L'un de ces bons vieux piquets de chêne ou en acacia, ceux-là, quoique de beaucoup plus tordus et souvent rétifs à une mise en terre facile, devant durer des éternités. Il aurait été là comme en ce jour, avec cette même lumière rasante, la plus belle de la journée, celle qui offre le plus de magie au paysage. Il s'en serait gorgé encore une fois, à satiété, et puis tout à coup, il aurait juste pris conscience qu'il était plus fatigué que d'habitude, et que même il avait eu un peu de peine à monter jusqu'en cet endroit, il serait endormi. Cela non pour une heure, non pour une semaine, mais de manière définitive. Endormi, pour laisser toute cette beauté à ces autres qui, il l'espérait, sauraient en prendre conscience, et surtout, la respecter. Ainsi qu'il l'avait toujours fait, et sans que pourtant il n'en ait eu une seule parcelle de vanité. C'était simplement dans l'ordre des choses, cela s'inscrivait dans ces valeurs qu'il avait tenues pour essentielles, non seulement pour lui, mais pour l'humanité toute entière.

